

Nébuluse cérébrale, deuxième partie **- dimanche 10 novembre -**

A côté d'un Jean-Phi endormi paisiblement, je puis enfin croire en sa proche guérison. Et avec quel soulagement lorsque je le revois, hier, incapable de se déplacer seul et ne supportant que difficilement une toilette dans le lit!

Depuis hier matin, il se montrait sujet à de violents vertiges qui faisaient d'une simple action telle que s'asseoir un enfer! Inquiets, nous avons rappelé le médecin qui, au symptôme de vertiges, avait diagnostiqué une typhoïde, se remémorant le test positif de Jean-Phi à cette maladie trois jours auparavant! Comme quoi les tests n'étaient pas défaillants...Il faut recommencer un traitement, considérer que le Lariam n'est d'aucune efficacité et que nous repartons à zéro face à une maladie qui elle a eu le temps de progresser. Jean-Phi étant alité, je me rends seule à l'hôpital sur les coups de midi pour me procurer le traitement: des antibiotiques, des anti-diarrhéiques et du Paracétamol. Pas si lourd que ça en fait. Un antibio et au dodo: "cela va prendre quelques jours mais cela va s'arranger!" Il faut prendre son mal en patience, et espérer! Même s'il est aux 36èmes dessous.

Je le laisse se reposer dans l'après-midi, me rendant sur Internet après une petite balade ensoleillée qui me reconforte dans ma vigueur retrouvée. Je me déleste de ce poids trop pesant pour mes épaules auprès de quelques amis proches, oublie un peu le temps, puis fais quelques courses culinaires gourmandes pour tenter mon Jean-Phi. Mais lorsque je rentre à la tombée de la nuit, son état ne s'est guère amélioré. Il agoniserait presque devant le gérant de la guest-house venu lui rendre visite, soucieux. Point d'amélioration. On se dit alors que c'est un peu tôt, que l'effet des médicaments n'est pas encore visible. Je tente de le reconforter, il n'en peut plus... Il accepte que je le lave puis parvient à s'asseoir pendant que je change les draps. Il se recouche. S'il n'est en meilleur état, au moins est-il rafraîchi. Je lance: "si ça ne va pas mieux demain matin, nous allons à la clinique". En prenant des infos auprès d'une employée de la guest-house, celle-ci me propose de nous y rendre dès à présent, en boda-boda. Il est 22H et j'explique la situation à un autre médecin qui appelle "notre" docteur et insiste pour l'hospitalisation de nuit. Retour en taxi pour chercher Jean-Phi et installation dans un des deux dortoirs de l'hôpital.

L'hospitalisation

Le premier, au rez-de-chaussée, est complet et affiche 4 rangées de 3 lits répartis sur une pièce rectangulaire à l'atmosphère sale, malodorante et étouffante, en pleine lumière. Hommes, femmes et quelques enfants sont couchés ou assis sur des banquettes peu éloignées: certains dorment, d'autres s'y évertuent, certains discutent tranquillement à côté de vieux qui semblent davantage végéter que vivre.

Nous nous rendons à l'étage, dans un dortoir identique mais à moitié rempli dont nous devons nous contenter: les chambres sont toutes occupées! L'infirmière se tourne vers moi: "avez-vous des draps?" "Non, je ne savais pas." Chaque patient a en effet un lit personnalisé. Elle nous en fournit et prépare le lit de Jean-Phi, fermement soutenu par deux employées de la guest-house qui nous ont accompagnés: Shira et Pénina. Il peut enfin se recoucher. Un jeune interne l'ausculte et se décide à appeler le médecin à son domicile: il n'y en a pas sur place! C'est avec fébrilité que nous l'attendons, une heure peut-être. A l'auscultation, le docteur découvre un Jean-Phi affaibli, parlant avec peine, à la tension très faible et à l'abdomen douloureux. Deux infirmiers viendront ensuite lui injecter une dose d'antibiotiques par intraveineuse, du glucose ainsi qu'un antalgique. On va enfin pouvoir se reposer, même sous la lumière éclatante des néons!

Un bébé se met alors à pleurer de l'autre côté de la salle, délaissé par sa maman occupée à inonder de collyre les yeux boursoufflés du père. Autour de lui se réunissent ensuite plusieurs personnes qui entonnent une prière. Le calme semble ensuite revenir, on me passe un lit, les filles sont parties. Il est 2 H. En face de nous se trouvent deux autres lits occupés, l'un partagé par deux jeunes femmes veillant leur mère malade à leur côté.

Mais Jean-Phi ne trouve pas le sommeil si facilement, malgré la prise d'un somnifère. A 6 heures du matin, nouvelle injection qui met fin à notre courte nuit et laisse un Jean-Phi paniqué et impuissant devant des contractions qui lui prennent par tout le corps. Incapable de rester allongé, il se lève et marche! Ce que je considère comme une victoire ne le met pas en joie. A chaque fois qu'il tente la position allongée, même scénario. L'infirmier m'annonce le docteur pour 7 heures. Les heures passent mais point de médecin à l'horizon, seul le gérant attentionné de la guest-house venu aux nouvelles.

A 10 heures, nous quittons définitivement nos lits pour rejoindre le hall. Apparaît enfin un médecin, surpris de nous voir descendus. Il nous reçoit, autorise Jean-Phi à sortir et prolonge son traitement. Il nous faudra encore deux heures pour quitter les lieux, le manque de personnel en ce jour rendant la réalisation de la facture et la préparation des médicaments difficile! Ce qui me fera éclater de colère, à quoi on me rétorque:"il y a des patients qui ne peuvent attendre!" Peut-être, mais quand je revois le Jean-Phi d'hier, je pense à la nécessité de son repos.

Nous retournons enfin et tranquillement "à la maison", en boda-boda. Une nuit éprouvante assortie d'une expérience sociologique unique. On nous l'avait dit, nous le confirmons: les hôpitaux, en Ouganda, faut éviter! Et, je le demande, qu'est-ce qu'un hôpital sans médecin? Quant au manque cruel d'hygiène qui y règne - nous nous sommes demandés si le sol était parfois lavé - on comprend que des maladies telles que la typhoïde s'attrapent facilement dans le pays. Mais je terminerai ce texte sur un mot positif, porteur de vie et de santé: convalescence!

Florence, Kabale, le 10 novembre 2008